

MARGUERITE DURAS

**Des journées
entières
dans
les arbres**

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon – 1992, Gallimard).
- LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
- UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard).
- LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
- LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
- DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *suivi de*
LE BOA – MADAME DODIN – LES CHANTIERS (1954, *récits*, Gallimard).
- LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
- MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
- LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre*, Gallimard).
- DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard).
- HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues*, Gallimard).
- UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
- L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit*, Gallimard).
- LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard).
- THÉÂTRE I : LES EAUX ET FORÊTS – LE SQUARE – LA MUSICA (1965, Gallimard).
- LE VICE-CONSUL (1965, *roman*, Gallimard).

Suite de la bibliographie en fin de volume

**DES JOURNÉES ENTIÈRES
DANS LES ARBRES**

MARGUERITE DURAS

DES JOURNÉES
ENTIÈRES
DANS LES ARBRES

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1954, renouvelé en 1982.*

Extrait de la publication

à

MADAME JEANNE MASCOLO

**DES JOURNÉES ENTIÈRES
DANS LES ARBRES**

Il regardait ailleurs pour ne pas rencontrer son regard maigri, décoloré. Dès qu'elle était descendue de l'avion, à l'infinie prudence qu'elle avait mise à franchir la passerelle, il avait compris. Ça y était, c'en était fait vraiment : une vieille femme était assise à côté de lui. Et la mère le vit parce qu'il y avait des larmes dans les yeux de son fils. Alors elle lui prit la main.

— Ça m'est arrivé d'un seul coup, expliquait-elle doucement, dans l'hiver d'il y a deux ans. Un matin, je me suis regardée dans la glace et je ne me suis pas reconnue.

— Mais non.

— Si, si, je sais. C'est comme ça que ça arrive, d'un seul coup. J'aurais dû t'envoyer des photos, on n'y pense pas... Mais ce n'est pas la peine d'être triste. Je suis vieille mais c'est tout, je me porte très bien.

— Maman.

— Oui, mon petit, oui. Je n'en pouvais plus, il me fallait te revoir. Cinq ans. Cinq ans sans se voir, on ne devrait jamais faire des choses pareilles.

— C'est vrai.

Elle agita ses petits bras. Les manches de sa veste se relevèrent : il vit ses poignets couverts de bracelets, et ses doigts maigres de diamants.

— Tu as de beaux bijoux, dit-il.

— Ah ! mais c'est que je suis devenue riche...
— elle sourit comme quelqu'un qui cache son jeu.

Riche et couverte d'or jusqu'au délire désormais. C'est fini, pensa le fils. Il n'avait jamais pensé qu'on pouvait si mal, un jour, reconnaître sa mère. Cela l'étonnait.

— Mais si, je le sais que tu es riche.

— Oh non, tu ne sais pas à quel point.

— Plus riche qu'avant ?

— Bien plus, mon petit.

Il la prit par les épaules.

— Mais pourquoi tant et tant de bracelets ?

— Mais c'est de l'or, s'étonna-t-elle.

Elle tendait ses bras, ignorait Paris, les lui montrait afin qu'il les admirât. Tout cela cliquetait sur elle, trop grand.

— Pas si bête, maintenant, je les porte.

— Tous ?

— Tous. Je m'en suis assez privée toute ma vie.

Dehors il faisait un grand soleil bleu de printemps et de légères et fraîches rafales de vent balayaient les rues. Des hommes libres, aux mères lointaines ou décédées marchaient sur les trottoirs.

— Tu as raison, dit-il.

— Quoi ? de les porter tous ?

— Oui.

— Mais que j'ai froid.

— C'est rien, maman. La fatigue. C'est rien.

Dès qu'ils furent rentrés, elle s'affala dans un fauteuil.

— Eh bien, voilà, déclara-t-elle. Je suis là.

Une jeune femme apparut.

— Marcelle, dit le fils. Elle vit avec moi comme je te l'ai écrit.

— Bonjour, mademoiselle. Elle chercha son sac, mit ses lunettes et regarda la jeune femme.

— Bonjour, madame. Marcelle avait les yeux pleins de larmes.

— Il me fallait revoir mon fils avant de mourir.

— Excusez-moi, mais ma mère, je ne l'ai pas connue, c'est pourquoi je pleure.

— Assistance publique, dit le fils.

— Bien sûr, bien sûr, dit la mère. Mais ne

pleurez pas. Je suis une mère comme les autres. Regardez-moi, ça va passer ne pleurez plus.

Le fils, adossé à la cheminée, les yeux encore rougis de larmes, désormais, s'ennuyait un peu.

— Je vais te montrer l'appartement, viens.

Elle se leva péniblement du fauteuil et en fit le tour à son bras.

— Tu auras la chambre de Marcelle. Elle est calme, et le lit est bon.

— Je suis habituée aux grands espaces alors tout me semble petit, s'excusa-t-elle. Trois pièces, c'est quand même pas mal, paraît-il, mais là-bas, j'ai vingt pièces, quand j'y pense, vingt pièces pour moi toute seule ! Quel malheur quand j'y pense ! J'ai toujours étouffé dans les appartements, dans les maisons petites. Il m'en a toujours fallu des grandes, des trop grandes, avec des jardins autour... Toujours trop grandes je les ai eues... où j'avais peur la nuit quand j'entendais les chiens... toujours trop grandes, comme mes projets, comme tout ce que je fais, hélas !

— N'y pense plus.

Elle s'arrêta, ayant remarqué quelque chose sur sa tête.

— Tu as des cheveux blancs aux tempes, dit-elle, je n'avais pas remarqué.

— Quatre — il sourit — c'est rien, rien du tout.

— Tu étais le plus blond de tous, de l'or.

Ils retrouvèrent Marcelle dans la salle à manger.

— Vous avez peut-être faim, dit-elle, pour une fois on pourrait manger plus tôt. Qu'est-ce que tu penses, Jacques ? Ta mère, elle a peut-être faim.

— Toujours, répondit la mère, j'ai toujours faim. La nuit, le jour, toujours. Et aujourd'hui tout particulièrement.

— Alors, d'accord pour manger tout de suite ?

— Tout de suite, dit Jacques — il se mit à rire — moi aussi, figure-toi, j'ai toujours faim.

La mère sourit à son fils. L'amour embua ses yeux.

— Toujours comme à vingt ans ?

— Toujours. Quand je mange, c'est la chance.

— La semaine dernière on en était aux échantillons d'hépatrol, dit Marcelle en riant très bruyamment. On a tenu quatre jours, hein Jacques ?

— Et encore heureux, dit Jacques.

La mère s'inquiéta de voir dévier la conversation.

— Alors, on mange ?

— Tout de suite, dit Jacques. Il y a du jam-

bon, de la salade... on a pensé qu'après avoir été secouée dans l'avion...

Marcelle riait, seule dans son coin. La mère était consternée.

— C'est que moi je mange, gémit-elle, il faut que je mange, moi. Du jambon, c'est loin d'être suffisant. Comme je suis très vieille j'assimile mal et il me faut avaler d'énormes quantités de nourriture pour pouvoir en avoir mon dû...

— C'est-à-dire...

— Je comprends, je comprends, mais si vous le permettez je vais descendre chez les commerçants et je compléterai votre menu.

— D'accord, dit Marcelle en bondissant. Je mets ma veste.

— Non, dit Jacques. C'est moi qui descends.

— L'ennui, gémit encore la mère, c'est qu'il va falloir encore attendre et que j'ai déjà si faim...

— Des choses toutes faites, dit Jacques, ici les magasins en regorgent. On en trouve partout, dans toutes les boutiques, des masses. Ne t'en fais pas.

— Descendons, descendons, mon petit, tu ne peux pas savoir la sorte de faim que c'est.

Le fils et la mère descendirent faire les provisions. Le fils, d'une main, tenait trois grands

MARGUERITE DURAS

Des journées entières
dans les arbres

Les *vrais* enfants sont ceux qui ont passé leur enfance dans les arbres à dénicher des nids, et *perdu* leur vie. Les mères, en effet, préfèrent aux autres ces éternels enfants-là. Et l'amour qu'elles leur portent, non seulement survit, mais s'enfle de leur vieillesse, de la déchéance de leur raison, de la magnificence toujours plus grande de leur immortalité. Tel est le sujet des *Journées entières dans les arbres*.

Le Boa retrace les deux spectacles auxquels une petite fille est contrainte d'assister tous les dimanches : la dévoration d'un poulet par un boa, et celui de la nudité septuagénaire de la directrice de sa pension. Considérations sur les effets de ces deux spectacles successifs sur la jeune enfant.

Le Chantier, chantier d'un genre spécial, provoque chez un homme et une femme, en vacances au bord d'un lac, une rencontre. C'est l'histoire de leur approche, ou plutôt son *tempo*. En somme, celle du premier commencement de l'amour.

Madame Dodin, concierge, a pour ami Gaston, balayeur de la Ville de Paris. Ils s'amuse beaucoup ensemble malgré l'horreur de leurs emplois – les derniers de tous les emplois – car ils ont, de ceux-ci, leur philosophie. Qu'elle plaise ou non, cette philosophie, tant pis pour les locataires et le reste de l'humanité.

nrf



9 782070 220960



54-XI A 22096

ISBN 2-07-022096-6

Extrait de la publication